

Un rien suffit

par Frank-Olivier Martin

Un rien suffit

La sauvagerie de ces mille-milliards d'étoiles; le calme décourageant du macadam; la respiration des herbes quand le vent souffle dedans; la musique imprononçable du moineau sur son câble; les brûlures de la neige; la vie dissolue du flocon sur la peau; le bavardage des feuillages; des 3èmes âge; des barreaux d'une cage; les nuages invisibles qui, la nuit, brouillent les étoiles et prennent de la ville ses lueurs oranges; la précipitation des desiderata de formulaires administratifs; un stylo qui n'écrit plus parce qu'il a fuit; le choc de l'encre sur un papier; de l'ancre pour s'amarer: sa chute, sa percée, sa noyade dans la masse bleutée. Le ciel; le lac; le courant et la stabilité; la sagesse d'un arbre en automne qui se résigne n'a rien à voire avec la robe qui frissonne de ma voisine; et pourtant. Pourtant, des couleurs tombent au sol, et l'habit s'écroule sur un corps; des feuilles s'amoncèlent pour couvrir le chemin

pudique qui va vers l'hiver, et le costume de la fille s'emploie comme une musique à divertir son derrière (il vibre, se froisse et s'élève si le doigté d'une main sait y faire). Ton visage quand tu ne le vois pas; l'inaccessibilité de ton coude à ta bouche, de tes organes à ta vue, de cette femme là-bas dans la foule qui part, que tu ne vois déjà plus, que tu ne reconnaîtras jamais que dans un rêve qui soulage; l'apaisement d'une carresse; la vivacité d'une gifle; de toutes les douleurs après l'échec; ce bouquet sournois qui trempe dans un vase, il te dit: "Regarde-moi, je suis beau comme des fleurs, je suis sinistre comme un membre sans corps." Tu te postes devant le cadavre d'un moucheron mort, tu ne comprends pas. Pourquoi? Pour rien; comme ça; et c'est ce ça que tu aimes, que tu hais, qui te bouffe et dont tu te nourris...Sale bête!



Lac d'été

Les embruns du lac s'agitent-ils au soleil-?
Sont-ce des moucheron qui se confondent aux
plumes de fleurs-?
Des unités de poussières solaires portées par le vent
se mêlent et se libèrent des courants sableux
les éclats d'eau, plus lourds, scintillent de même
cependant qu'ils tombent aux côtés des insectes plus
hauts.

Près du lac, au soleil, rien ne distingue l'embrun du
moucheron.

Du coup!

Mon transfert en Allemagne se déroulait bien.
Je l'ai passé, le voyage, à classer des images,
rapportées de Tunis, d'une usine électrique et de
Basques.
Cinq heures durant, lesquelles s'étaient dans mon
lutin.
Le travail achevé, j'opérais à Frankfort un change-
ment.
Je monte à bord d'un nouveau train numéroté
2278, j'y trouve mon siège, frappé d'un 25.
Au-dessus, je pose mon sac de façon à gagner de
l'espace.
Il dépasse toujours de l'étagère, mais jamais le dan-
ger
de choir ne guette. La dame s'installe à mon côté
droit.
Le paysage par la fenêtre me regarde. L'engin déjà
s'est éprit de vitesse. On chuchote dans la moquette,
la feutrine absorbe les voix, les bris de papier,

je lis mon journal-: attentat de Bagdad,
l'électorat immigré...l'exposition de Dürer
à Chantilly, en France un virus mortel mené d'un
moustique.
Toujours la tchéchène de guerre, et d'un coup un
sac
Katapam-! mon sac, l'énorme et le lourd,
à terre, sur le couloir-; la dame gémissait,
sa main serrée sur sa nuque, l'œil sombre et plaintif
mon bagage sur sa tête, s'était fait la malle.
Je n'en trouvais plus ma place, bredouillait
trois syllabes de gêne mal dites.
Et vas-y qu'elle se massait, le visage crispé.
Allais-je devoir l'amener chez le Kiné-?
Je redoutais la représaille, lui propose une crème.
Elle refuse comme agacée de ma suggestion...
Alors quoi-? Je continue mon journal. Mixité des
écoles,
le voile des filles d'Aubervilliers, l'assassin pré-



L'étrange ère

Une quarantaine d'années de femme, fichue tel un vrac de peaux s'accroupissait près d'une boîte aux lettres jaune. Son nez long rougissait au froid. L'automne ici se faisait rigoureux. Elle portait, ou bien deux sacs, la soutenaient. Jetant de temps à autre un regard alentours, elle s'arquiniait à gratter des ongles un vieil autocollant incrusté sur le contenu jaune-: Deutsche Post. Elle portait pas de gants, me voit la regarder-; continue son affaire. Je voie ses mains, massives et crispées comme son visage aux grosses rides-; je voie ses mains bleues mais grises, de crasses. Bleues de givre. Elle récoltait sans doute quelques pelures de papier imprimé et anciennement

collant. Puis les verse-t'elle en une poche-? Elle se relève, aidées de ses cabas...emplis de hardes ou de feuilles déchirées. A trente centimètres de là, rejoint-elle une cabine téléphonique, jaune aussi-: DeutscheTelecom. Traînant la savate, boitant d'une des jambes, elle s'amène dans la boîte, ferme sa porte, avec la précaution des ivrognes, s'installe. Elle attrape le combiné, et sans composer de quelconque numéro, semble articuler quelque langage invisible. Pourtant les minutes défilaient sur l'écran de l'appareil... Puis disparut dans un reflet de soleil, déjà bien loin et bas dans le ciel.



Le cours

Un homme en forme de professeur déblatèrait avec ennui sur la pratique informatique qu'il projetait sur un écran

autant soporifique. Un lettrage lumineux imprimait son habit et révélait une flaque luisante à son front bosselé.



Conter les bulles

Ma «-Bier-Mix-» me fut servie. Dans un de ces grands verres. La légèreté de la mousse lui permettait de dépasser du haut. Une mousse épaisse, crèmeuse. Plus bas, une à une les bulles s'envolaient pour la surface. Se multipliaient lentement dans l'or de la bière, constellaient le verre. Elles se décrochaient du fond, attirées par l'air-; ou par la mousse, et venaient s'y écraser. Tandis que la mousse lentement s'affaissaient en son centre, dévoilant presque impudiquement une seule plus grosse bulle sur laquelle coulait comme un liquide séminale-: les restes de mousse dont quelques parcelles refusaient de se noyer sous la

boisson. Des petits pans aux formes incertaines- restaient désespérément ventousés aux parois du verre. Mais certains, soumis à la gravité allaient glisser. Ces morceaux, de plus en plus fins, de moins en moins blancs criaient comme enfants précipités dans le noir et s'agrippant à leur bourreaux, les parents, convaincus des bienfaits du sommeil dans l'obscurité.

Faméliques pièces de mousse rebelles se dessèchent pour habiller de dentelles les bords du verre. D'une mousse généreuse est apparue une pauvre parure déchiquetée, morcelée. Vouées à n'être jamais vue ni, jamais portée, que par un verre.



Du givre

Ne cédait pas à la pression du vent mais se brisait
comme un vitrail quand du doigt j'effleurais la toile.

L'eau gelée du matin s'était prise dans l'ouvrage
d'une araignée de cristal qui tissait des flocons.



BaïmeLicht

La saison finissait de choir sur les bétons.
L'automne perdait sur les bois ses couleurs-;
avant les neiges pleuvaient les feuilles.
Au croisement de deux ponts, m'arrêtai-je au seuil
d'un arbre dénudé par l'hiver pointant.
Stupéfait de l'averse continue
de son habit vert, je restai un moment
long pour l'observer entre deux ponts.
L'aveugle n'aurait pas compris

cette pluie sèche qui s'étalait par-terre
dans le même bruit. Un rideau scindait le chemin,
et les gens qui le traversaient en récoltaient des
embruns
gros comme des feuilles ou d'énormes paupières.
L'arbre n'a jamais eût d'œil, mes ses branches
faisaient l'affaire-: des multiples antennes,
qui dans la journée se dégarnirent.
Un été s'effritait donc en trois heures.

Du chat

-Va dans les fourrés...Il est dans les hautes herbes...
dans la touffe...
faut y rentrer...Aller, vas-y-! Il est dans la touffe
d'herbe...mais
faut y rentrer dedans chéri...Aller-!
Le temps passe, son homme faignant l'indifférence
et la lassitude
farfouille le buisson, rumine, revient en clignant des
yeux comme
d'un levé matinal-; la mine rougeaude.
Le temps passe...

-Aaaah-! il est là, il est là chéri...Je l'ai retrouvé. Il
est là dans le buisson...
je l'ai retrouvé chéri...
Il est MOOORT-! Il est mort chéri...i' bouge plus...il
est mort... il est inerte,Il est mort regarde, il est
inerte...

L'homme s'approche, doucement du buisson, ramasse
le chat.

La femme-:
-Il est mort minou-! Il est complètement pétrifié...
Ooooh mon minou...
Il a eu peur...il est tout pétrifié.
Ooh- le pauvre-! C'est moi qui l'est retrouvé...

Ils reviennent s'asseoir dans l'herbe. Le chat semble
agité.
La femme pleurniche-:
-On l'a perdu deux fois, c'est moi qui l'ai retrouvé.
Ooh minou-!

Le chat veut partir-.
La femme-:
-Non minou... T'enfuit pas-:

Elle le reprend dans ses bras.
-Ooh mon minou-! c'est moi qui l'ai retrouvé-! Ooh
mon minou...
aller, ça va maint'nant...Ooooh mon minou-!...

L'homme invisible

Une fille rit d'un message laissé par son ami,
une autre plus jolie cherche son téléphone,
un couple tout gothique me croise,
une fille profite de la lumière des rues
dans la brume pour photographier...
Ils ne t'ont pas vu.

Un garçon jette en l'air un paquet,
plus haut la fille le rattrape,
tes semelles de cuir tapent le pavé,
Une serveuse se poudre le nez derrière le comptoir...
Ils ne t'ont pas vu.

Un homme colle son nez au carreau d'un bar
et regarde,
cherche quelque chose, les gens l'ignorent;
un cadre professionnel boit sa bière de 20 heures,
concluant son travail d'une journée remplie...

Ils ne t'ont pas vu.

Le fleuve s'enfonce dans un coton noir,
le cadre professionnel fume une cigarette
toujours après son travail le soir,
le brouillard mouille tes cheveux...
Ils ne t'ont pas vu.

Des socialistes se sont réunis pour débattre,
conclure, rassembler ou pour le plaisir.
Un énorme chien se promène avec un maître.
Un ivrogne fou grommelle en face d'une maison...
Ils ne t'ont pas vu.

Un jeune homme, une vieille femme, un policier,
un banquier, un voyou, une belle fille,
tu remarques seulement ceux qui ne te voient
et ne trouvent pas ceux qui te regardent.

Un train

A l'instant je pense à l'étrangeté que procurerait le passage continu d'un train –à priori de marchandise– dans un endroit...quelconque. Une succession infinie de wagons tous identiques –ou non– qui traverseraient le paysage sans cesse, dans un vrombissement métallique et lourd de plusieurs tonnes...continuellement...toujours à la même vitesse-: ni trop rapide, ni trop lent-; d'un rythme parfaitement «équilibré» qui confinerait à l'ennui, à l'endormissement...ou la folie. Ainsi la répétition des sons que produisent les roues entre deux sections de rail, aurait la fréquence du métronome...Une machinerie gigantesque et incongrue, réglée comme une...comme une horloge. La raison d'un tel engin dans la nature-? Là n'est pas la question...d'ailleurs il n'y a pas de questions à se poser quant à la probabilité que cela existe, ou la raison de sa présence. Le train sans fin ni début est là et se déplace, traversant les champs et les déserts, sans jamais s'arrêter, sans qu'on puisse distinguer la locomotive, la dernière voiture. Il suffirait de se poster

dans ses environs pour jouir du bruit fatigant de ce train; il suffit d'être en cours, dans un bâtiment près des rails pour devoir supporter le rugissement sourd, étouffé de ce train...de ce train...de ce train...de ce train qui passe...fantôme qui passe.

On peut finir par ne plus être dérangé par sa présence...étrange...s'y habituer, voir même ne plus pouvoir s'en passer...ou bien devenir cinglé, et s'en prendre à ses cheveux, les arracher-; se jeter sous les rails...c'est un peu comme le supplice chinois de la goutte d'eau sur le front..."Qu'ils sont consciencieux ces gens-là-!" un rythme démesurément régulier, qui ne faiblit jamais...qui insiste, appuie distraitement et désintéressé. Mais le train n'est sûrement pas une goutte. Il est plus complexe et moins raffiné...supérieurement bruyant, lourd...lourd de...lourd de symboles... Partir, voyager, mourir, revivre... Le passage continu d'un train dans un endroit...quelconque. Puisqu'il ne s'arrête jamais, on ne peut pas vraiment y monter(d'ailleurs personne n'a trouvé d'intérêt à y pénétrer...Moi, ça me dérange, mais je crains de me blesser en essayant d'y accéder).

Que peut-il transporter, sinon du vide, ou une image pour qui veut bien la voir-?



Le fard du froid

Les feuilles du reste d'automne,
d'habitude vraiment dorées
ont comme pâli à cause du soleil
d'hiver. Celui qui demeure bas
toute la journée...à hauteur d'homme presque.
Et vient frapper nos yeux le matin.

Il est bien pire qu'en été pour la vue.
Et pour les feuilles dirait-on-;
mais c'est peut-être le froid
qui aide la blancheur...des dernières feuilles
de la saison. Je ne sais comment
elles sont encore accrochées à leur branche.



Pluie

De loin quelqu'un court-; je ne l'entend pas-; il est dans la rue...la rue toute humide...je suis obligé de chuchoter comme ça parce que je me sens mieux pour parler...c'est un peu plus facile qu' à voix haute et pourtant c'est tout de même gênant.(raclement de gorge, éclaircissement de la voix). Donc cet homme tout humide, il était dans des reflets...des reflets de pierres...de pierres de pavés...et sur ces pavés, on pouvait voir de temps à autre des...des merdes d'oiseaux. Des pigeons sans doute, des pigeons qui avaient la même couleur que ce pavé qui avait la

même couleur que leurs propres excréments... (inspirations accélérées) et cet homme humide parce qu'il...il pleuvait pas...c'était un crachin continu, perpétuel, il s'était entouré de ce crachin, il était peut-être même l'esprit de la pluie...non, non pas l'esprit de la pluie...il était, il était un esprit comme n'importe quel autre être humain ou animal ou je ne sais trop quoi...et...et il était très humide...je ne l'entendais pas...mais il courait, il courait, il courait vers moi ou...ou loin de moi. Et...et c'est moi qui

...Plus bas une pâtissière range ses gâteaux mais elle pénètre dans une pharmacie. Elle ressort de la boulangerie.

...Une vieille dame s'accroche aux échafaudages pendant qu'une autre vieille dépend de ses béquilles.

...J'allais croisé une fille...je croyais qu'elle souriait...et puis quand elle a vu que je la regardais, elle a fini de bailler.



...Un endroit où on pourrait écouter, entendre...tous les sons en même temps que peut bien produire la planète.



...une foudre constante et silencieuse qui écarte les nuages qui voudrait la cacher.

Coupe de fille

Sa tête en profil est brouillée par la plante et son feuillage. Elle est couverte d'un bonnet rouge et de velours. Au travers des feuilles, elle fume une cigarette. Je distingue peu son visage emmêlé dans la verdure grasse de la déco, mais je peux dire qu'elle est châtain et porte encore son bonnet dont le sommet est piqué d'un... d'un téton de velours. Son crâne prend l'image d'un sein énorme et inflammé: un mamelon malade et de superbe classe; porté comme un bijoux, il semble lui gratter le haut du front puisqu'elle remue ses doigts parmi les tiges de la plante au premier plan. Cette fille que je ligote dans un plante qui n'est pas vivace et au premier plan. La fille est au second et enfouit son visage dans la mousse d'une bière. Émilie. Converse avec son ami(e), caché(e) par le frigo, qui jouxte la plante, au premier plan. Il y a peu de profondeur dans tout ça:

trois mètre environ, entre Émilie et la plante et moi. Je touche le fond du regard, sans discerner de face son visage, et ses détails. Je confond Émilie dans la plante que je rend cruelle, mais pas carnivore. Les espaces entre les feuilles découpent des morceaux d'Émilie mais ne la mange pas. Émilie devient un puzzle en mouvement au-travers des feuilles, elle ne remarque rien-; que je l'épie objectivement. Émilie caresse ses cheveux et la plante sans la toucher: quelle délicatesse-! Elle fait des gestes avec sa main et sa bouche: elle parle; et son haleine remue les feuilles comme au passage d'un serveur près du pot de fleur.

J'ai vu son faciès, à Émilie, lacéré du profil mince des feuilles... du premier plan. Elle est belle je crois –celle dont j'ignore le prénom- comme une plante.



Premier Raphaël

Raphaël vient d'arriver...de derrière la porte de dehors.
un drôle de type au sourire complètement sympathique
et emprunt d'une fausse diablerie. Un grand gail-
lard,
un peu vouté, qui regarde autour l'air de rien,
(avec en fond musical, le générique "happy-end"
d'un film d'action américain).
Il me demande un tir-bouchon

pour ouvrir une bouteille de rouge.
Mon objet les étonne avec Ralph...
Ils ouvrent la bouteille. (Je jete un oeil au film
d'action:
ça s' tire dessus, ça s'flingue...)
Ils descendent au sous-sol pour contempler la récol-
te.
ils remontent, je termine ma phrase.



Le même Raphaël

Le grand type aux épaules gigantesques
est réapparu pile-poil aujourd'hui
quand je commence juste ce carnet.
Je n'avais donc pas oublié son prénom, et
je m'interroge sur la taille de ses épaules

d'une largeur de remparts desquels
a poussé un cou, bourgeonnant d'une tête
massive, aux arcades furieusement dominantes;
un géant au sourire fou d'absence:
Raphaël

Haute tension 1

Les rails vibrants: les câbles
électriques qui pèsent à la terre,
tendus en corde à linge,
accrochés au ciel par des oiseaux
impotents, pourvus d'une seule jambe
de boeuf-colosse: les poteaux électriques,
les poteaux vibratoires qui crachent
par filets noirs des rails vibrants:
les câbles électriques.

Haute tension 2

La partie claire du ciel appuie
sur les câbles électriques
qui décrivent une enfilade
très fine à l'horizon, là où
le ciel est encore plus claire,
là où il efface
les irrigations électriques
transportées par des ossatures
de sapins métalliques.



Das Verb

Nicht weit von hier
leben Leute.
Ganz nah bei uns,
tote Leute
versuchen geboren zu werden.
Der Zeit komponieren sich
Totems zu Landschaft,
zu Zeichnungen,
und jemand will überleben,
um sich zu amüsieren,
um zu lieben,
um Angst zu haben,
zum Spass,
zum Verb.

Un battement très doux faisait vibrer ta broche.



Personne ne peut être...

Je descend à la station “Westhafen”:
je lis sur les murs, composé à la manière
de station “Concorde” à Paris:
“Niemand darf der Folter oder grausamer
unmenschlicher oder erniedrigenderbehandlung
oder Strafe unter worfen werden.”

Chaque lettre sur un carreau céramique:
les droite de l’Homme et du citoyen;
mais cela n’empêche rien.

Mouiller

Le ciel blanc vaporise un crachin,
tout s'harmonise au rythme de cette pluie
qui fait briller les rues et transpirer les maisons.
Véhicules et passants sont comme ralentis; il n'y a
pas d'abris.
Les milles milliards de gouttelettes enveloppent
les carrosseries des voitures d'une peau lèpreuse;
ou brûlée par un soleil: de petites cloques et de
petites ampoules
qui se crèvent et coulent au moindre mouvement.
elles coulent tristement, hésitantes, sur les car-
lingues,
traçant de graves lignes plus sombres et humides.
Tout ce qui m'entoure verse du vacarme.

Visiter

Une tripotée de touristes occidentaux à Berlin
vient se tenir près d'un lampadaire comme un pan-
neau.
Ils écoutent avec leur regard, le discours appris
d'un guide habillé de noir.
Je ne parviens pas à deviner un intérêt de leur part.
Ils passent à autre chose, disparaissent
derrière l'angle d'une rue.
L'histoire qu'on raconte a lieu ailleurs.



Quartier-libre

Il y a un petit champs minuscule
où les moineaux et pigeons de ville
trouvent leur nature. Un carré d'herbe
sur un trottoir bien dur; un espace vert
comme de l'azur, qui échappe aux remparts
bétonnés aplatis pour mieux marcher.
De ce brin chlorophylle s'échappe l'haleine
des rosées.



Die Kette

Man dreht sich um das Model herum.
man hat dieses Model gewählt.
Man wird das Model thousand Mal darstellen,
Bis man in dem sich selbst gefunden hat.
Man zeichnet nicht das Model,
man zeichnet mit dem model.

Durch das model kann man sich selbst entwickeln.
Das Model ist der Ort meiner Freiheit.
Frei sein ist seine Kette wählen.
Ich habe dieses Model gewählt.
Dieses Model ist die langste Kette auf dem
Universum.

Les nuages se cachent

C'est au soir des déceptions
que se fait fort les parfums de l'été.
Pas d'odeurs de blé,
mais celles de l'absence
d'air et de courants d'air.
Privé du vent frais
qui ranime les peaux,
l'été pèse de ses nuits à peine étoilés,
de ses immondes nuages qui couvrent
et sonnent l'orage. De ses nuages
qui, cachant la lumière, en perdent leur esprit.
Ces nuages qui abandonnent,
qui s'étalent tristement
sur tout le ciel qu'on voudrait ouvert;
ces vapeurs, au jour tumultueuses,
et cette nuit, qui abandonnent,
quand l'envie est forte d'y errer.
Mais la nuit les nuages sont gris;
la nuit est grise, sans couleur
ni lumière.

De la terre

L'odeur de la terre qui tombe,
de la glaise qui s'écrase.
Le parfum de la terre.
De celle qu'on modèle quand gamin,
je me souviens, l'argile s'appelait "Play-Dow"
et sentait la pâte.
la terre, elle, sent la nature poussiéreuse...
de la poussière de poussière
et de l'eau: voilà ce qu'est la Terre.



Anonyme guitare

Une guitare en bois dans un coin
entre garage et frigo, elle s'étend
sans souplesse et laquée.

Une guitare sèche à six cordes
est installée dans un angle
de plâtre et de métal,
entre garage et frigo.

Elle s'expose. Je la défait
et l'accorde aux tableaux du bas.

Les images d'un ami qui peint
des femmes de cheveux et de ciment.

Cette guitare,
ample et raidie par ses cordes,
s'aborde comme une femme.
Une de celles des images?

...
Comme une inconnue.

Un de ces soirs

On joue carte sur table,
on étale, on s'emballe,
filles ou garçons
on trimbale dans le sang
les sons des verres qui trinquent.
Se chevauchent les regards
et se croisent les mains
dans l'attente, dans le noir ou la danse.
On se raconte des fables,
on s'alourdit les tempes,
on danse, on danse sur les tables.
On s'assoit là, on parle anecdotes,
on s'apprend par les pores,
on sue, on pense aux sables,
on raconte ses étoiles,
ses exploits, des mensonges utiles
pour paraître... non pour n'être
que son propre pantin balladé par les notes

que déverse le Dj dans la salle
remuante, transportée par saccades,
on craque, on craque les câbles.
On s'effondre, on s'élève en cascades,
on fait trembler la façade, tout s'écroule,
on révèle son vide: on est plein de vin,
de tabac, de paroles, on est soûl.
On a la joie sans être heureux.
Quelqu'un pleure on est triste,
l'autre rit on se veut complice...
Mais il est tard, et se lève le supplice,
la cervelle sèche, le mal de tête,
le jour qui tape, brûlant et pâle;
on refuse l'enfer, on veut rompre le pacte
signé dans l'impasse;
le contrat est bû, on est malléable,
on s'en va, on s'en va au diable.



Du sang sous les cocotiers

Tongues et sandales sur le marché,
nuages dans le soleil pâle comme du sachet;
papa promène bébé,
bébé regarde maman,
maman achète maillet
pour papa qui n'bricole jamais.
Vêtements, sous-vêtements, sourires sous-jacents
des badauds "innocents" en vacances,
qui portent chapeaux et ombrelles
pour se parer des regards luisants
cachés dans les noirs de lunettes à soleil.

Ce soleil blême derrière son écran
qui donne le noir des goudrons de la place où
marchait tout à l'heure maman,
bientôt l'assassine au marteau:
sonner papa quand il jardinerait,
l'étouffer dans les cris joyeux d'enfants;
cacher le sang, broyer le corps...
En vacances maman rejoint l'amant,
sans être heureuse, elle est en congé.

Stephanie

Tes yeux, Virginie, ont la forme de ton chapeau vert-
menthe
et la couleur de tes cheveux sanglants.
Tes cheveux, Elodie, ont l'épaisseur du bois
précieux
qui pousse sauvage dans les forêts belliqueuses
de végétaux qui gerroient dans la lenteur des pluies,
avec la moiteur des écorces...Ton corps Magalie!
Et tes prunelles qui rougissent pour allumer les pas-
sants.
Plantureuse Eloïse ouvre ses mâchoires
à la source des fontaines pour y dévorer de l'eau
froide,
y dévoiler tes dents qui mordillent le liquide
qui crée la source sur ta langue agile:
Ta salive dans ta bouche.

Amélie

Stéphanie, sous ton chapeau "fleur d'orange",
tu t'abrites, bronzée, du soleil grand comme un ciel.
Tu vends des colliers en traînant tes savates
sur le béton brûlant de la place du marché.
Tu regardes tout le monde et fanfaronnes,
mais pour moi tu sonnes: comme Olivie aux yeux
d'amandes,
qui fleurissent en hiver, qui parfument en été,
les fruits des desserts que je croque fasciné.
Tu attends derrière ton étale
de grelots, de sacs de toile,
tu souris sans y croire au client,
à la monnaie. Virgine versatile,
tu te penches au miroir pour contempler ton bron-
zage
qui tranche ta chemise taillée dans du brouillard;
ta jupe de coton bleu descend à tes chevilles
et si j'écarte ces cieux blue-jean
j'y sentirai la myrtille,
celle des bosquets, ceux du maquis.

Voire de ses yeux vus

Je fronce le sourcil
et m'arrête à la piscine
dans une vague contemplation...
j'entend les lèvres qui s'attirent
par-dessus les vacarmes mixés.
J'entend les langues qui se tirent,
j'oublie la mienne qui me crie:
"Laisse-moi bouger, je dois parler."
j'ai compris ma paralysie:
mon coeur est une langue;
je dois battre pour clamer.
Ma langue est l'âme de ma bouche,
mes rires aux larmes passent par un muscle:
mon coeur...ma langue, sont coincés dans ma tête;
j'ai appris la paralysie.
Et l'issue de cette maladie??
les étoiles, les arbres,

leurs épines, leurs branchages.
Je prend mes yeux dans les doigts
et les promènent par le ciel.
Autrement dit: je détache un organe,
celui qui voit et rend forme
la nature profonde de ma chair.
Je les détache des orbites,
je crée un vide plein d'espoir:
mes yeux m'offrent l'invisible,
ce qu'on trouve derrière les nuages,
juste sur les côtés de la Terre,
les mille-milliards de côtés qui la font ronde la
Terre.
Ils voient tout, mes yeux;
et je leur parle.

A Seignosse

J'ai appris à minuit, une des pratiques exception-
nelle
des campeurs en camping.
Un groupe, quelqu'un, lance un cri,
les voisins suivent à tue-tête
et le passent à ceux des alentours
qui à leur tour le repoussent plus loin;
de sorte qu'une parcelle de terre: le camping,
retentisse le soir, qu'on délimite un territoire,
qu'on se reconnaisse dans le noir.
Pas moins dérisoire que la meute animale.
Pas plus bestial qu'un loup d'acier.
Ces hurlements conscients d'hommes
nous rattachent bien aux bruits sauvages,
parmi hullulements, ou oiseaux qui piaillent,
grillons stridents et fourmis grouillantes;
entre carresses et carnages
l'Homme hésite et s'emporte.

“Poussière tout n'est que poussière et tout retourn-
era en
poussière.
Tais-toi dit le veilleur,
tu parles comme un aspirateur.”

J. prévert

ton ami.

Menteur

Ton regard dégagé, qui semble
nettoyé, qui semble
rendu propre par tes idées
de n'être sale mais de paraître bon,
menteur tu sembles,
tu n'es pas vraiment,
mais on te voit quand tu mens,
car ils et moi, les autres et tous
le font, nous tous fondons
face à ce qui se tousse,
tu craches et tu voudrais tenir,
garder tout entier pour toi
cette tendance à trahir,
mais les yeux rendent tout,
on te voit, tes yeux trahissent
sans franchise te disent:
tu mens et te retires
devant ta victime
et ce qui t'anime:

“Il ne peut pas aimer
Il ne peut que respecter ou haïr.”

J.Prevert

Pauvres lâches

Ô grande impuissance destructrice,
révélatrice des matrices de ce qu'est fait
le malheur d'un être parmi des bêtes.
Ô grande médisance qui cède à la faiblesse
de ceux qui perdent parce qu'ils ne jouent pas,
ne misent rien et s'attardent au couffin.

...(qu'ils remplissent à leur tour de leur propre
purin.
Malheureux;
ces êtres violés d'impotences.)

Mode de vie

Cède à la pression
mais ne fléchis pas,
garde tendu tes os,
fait le plein de ces doses
d'horreurs méticuleuses
qui font tant de dégâts,
de ces beautés de l'aléa
qui donnent à tes muqueuses
les vigueurs d'un grand pas.
Cède à la raison
mais n'évite pas les fracas.

Non pas dégoûté de tout, mais de tout le reste!

imprimé à Quimper